

Thomas Vinau

Autre chose

Couverture
Aaron Clarke

Anti Préface
François de Cornière

Collection Pleine Lune

Autre chose

La route goudronnée est minuscule. Parsemée de cratères remplis d'eau. Le paysage sent la boue des flaques. Des champs à perte de vue. Des corneilles. Quelques mouettes. Un âne qui regarde vers le bas. Il regarde où il met les pieds sous ce ciel lourd de pluie. Les voitures l'éclaboussent. Un type s'est arrêté un peu plus loin pour balancer un vieux frigo dans les buissons. Il voudrait lui gueuler d'aller se faire foutre. Il a froid. Mégot mouillé, frusques trempées. Il se rend compte qu'il ne retrouve plus les mots qu'il voudrait crier. Son esprit est vide, rempli d'une flamme, il ne retrouve plus sa langue. Pas même une insulte. Rien que l'impression d'avoir des orties entre les dents. Il se dit ça y est, je suis peut-être devenu autre chose. Un ragondin, un jonc, une pierre, un chien.

Le fraisier

Il s'applique. Il faut encore qu'il aille chercher les fraises fraîches, et qu'il agence les boudoirs. Il trempe ses doigts dans la crème. Parfaite ! Ni trop sucrée ni trop épaisse. Quand il réussit une crème, il est heureux et rit derrière sa main. Parfois il se penche sur le bol de zestes juste pour respirer. Il chantonne, s'essuie les mains sur le tablier plein de farine. Le plan de cuisine est un champ de bataille sucré. Il adore ça. Ce soir il pourra faire goûter sa nouvelle recette à ses petits chéris. Dehors le trafic se calme. Une touche de sucre glace, une petite demi-heure au frigo pour faire refroidir le biscuit et tout sera parfait. Il passe un coup d'éponge, jette les ustensiles dans l'évier et va prendre une douche en attendant le bon moment. Il sort de chez lui aux alentours de vingt heures, toujours en chantonnant, le gâteau à la main. Il a pris son chapeau et son parapluie. Il prend toujours son chapeau et son parapluie. Il passe par les petites

rues jusqu'à la vieille ville. Le vent du soir est frais, agréable, malgré le pollen irritant des platanes. Il salue les restaurateurs qui balaiant devant leurs portes et arrive sur la place de la cathédrale. Il a toujours les clefs du vieux cloître même s'il n'est plus responsable des bâtiments municipaux. Il pousse les grilles du jardin puis les portes vermoulues de la cave. Tout excité, il appelle : « Mes chéries venez voir le cadeau de papa ! » L'ombre de la cave reste immobile. Il déballe le fraisier et le pose soigneusement sur les pierres usées de la dernière marche. L'ombre grouille maintenant et la cave s'emplit de petits cris stridents. Il recule en souriant jusqu'au sommet des marches. En refermant la porte, il a le temps de voir la marée de rats noirs qui inondent la crème en attaquant les fraises.

En rentrant

Nous rentrions tout au bord de la nuit après un apéro qui avait duré trop longtemps. Nous étions heureux d'avoir retrouvé ces gens, des gens normaux et bons qui avaient vieilli sans renoncer. La voiture était garée à l'extérieur de la ville. Tu me tenais le bras. Parfois je titubais en rallumant ma clope. Parfois tu riais. Parfois nous n'entendions que nos chaussures sur le pavé. C'était le genre de marche dont on ne souhaite pas voir la fin. Suspendue. Quand d'un pas, côte à côte, nous nous tenons plus droit. Tous les réverbères ne fonctionnaient pas, ça rendait la lune plus belle. En sortant d'une ruelle sombre, nous tombâmes instantanément sous les néons faiblards d'un bistrot encore ouvert. Le cafetier commençait à ranger les chaises. Un gars vautré devant lui refusait de se lever. Quand nous sommes passés, il a levé la tête et m'a regardé dans les yeux. Je l'ai reconnu illico malgré les cicatrices et la barbe. Malgré les trente années

sans l'avoir vu. Malgré la crasse et la nuit. Là,
sous mes yeux, l'ami imaginaire de mon enfance
en train de siroter sa cirrhose.

La reine diaphane

Dans le car, elle reste silencieuse. Ses yeux collés dans le grand vide blanc de la vitre. Elle se tait. Ne prend pas part à l'agitation nerveuse des autres enfants autour d'elle. Les adolescents, compressés par la réalité merdeuse et les poussées d'hormones, crient et éructent toutes sortent d'insultes dans une espèce de parade amoureuse perpétuelle. Elle se tient juste à côté. Tout au bord. On dirait que personne ne la voit. Certains la bousculent au moment de la descente et elle se retrouve là, sur le bitume rose de l'abribus qui crachote sous la pluie sa pâleur de chiottes de gare. Deux jeunes se roulent des langues baveuses autour de leurs tristesses. Des mains, des cigarettes, des bras levés, des cris, jonchent le petit carré rose aussi étroit et dégoûtant que la vie qu'on leur propose de vivre. Une éructation perpétuelle les sauve de cette fiente tiède des jours. Pas elle. La bourrasque des autres circule et la laisse là.

Seule. Dans l'abribus humide qui sent la bombe de peinture et le goudron froid. Pendant quelques minutes, elle est comme une plante morte sur le bord d'un balcon. Et puis un grésillement dans l'ombre, presque imperceptible, allume la petite flamme de ses yeux. Elle se réveille. Se lève. Déploie ses bras avec la grâce d'une danseuse qui tient son corps comme un attelage sauvage. Soudain elle semble forte. Ses yeux sont une pierre rouge. Elle est belle. Sauvage. La rumeur lointaine se fait vague. Le grésillement devient crépitement. Toute l'ombre autour de l'éclairage public gigote comme une armée d'insectes. L'ombre avance vers elle. Sur le sol, dans les airs, c'est une nuée noire qui inonde tout. La lumière disparaît sous les battements d'ailes. Un millier de phalènes, de bombyx et de papillons de nuit viennent retrouver leur reine.

Boussole

Il a fallu traverser les champs de moutons, sauter les barbelés et les murets de pierres pour atteindre l'orée du bois. Une fois sous les arbres, il ne restait qu'à s'enfoncer, ce qu'il parvint à faire très rapidement. Ensuite sa technique consistait à marcher sans repère, sans angle large, sans distinguer de la forêt rien d'autre que ses détails. Des détails parfaitement inutiles comme la nature du sol, l'épaisseur du lit de mousse, les couleurs des écorces, les cris d'oiseaux au-dessus. Toujours aller vers les endroits les plus touffus, ceux qui obligent à tourner et à changer de direction sans s'en rendre compte au moindre pas. Il a marché ainsi, en s'appliquant à regarder le sol, en s'efforçant de ne rien voir et au bout d'une heure il ne savait plus du tout où il était. Il était seul au monde. Perdu. Heureux.

La bête

Cinquante kilos de muscles et de poils gigotaient dans le couloir. Depuis qu'il l'avait récupéré, sans en avoir eu vraiment le choix, une ombre douce pleine de fourrure et au parfum léger de lapin décédé le suivait à chaque pas. Cette nuit-là, il n'avait pas cessé de couiner bizarrement et puis, à partir de cinq heures du matin, il s'est mis à gratter à la porte. Lui s'est levé, furieux, pour lui ouvrir et a expédié le cabot dehors dans l'espoir de grappiller une heure ou deux de sommeil blême. Mais rien à faire. Il se retourna dans son lit moite pendant que le monstre se déchaînait dehors, couinant, grattant et grognant sans répit. Excédé, il finit par renoncer à dormir et se leva pour jeter un œil sur ce massacre. Dehors, la bête mélancolique s'appliquait minutieusement à dépecer quelque chose. Il s'approcha, redoutant l'extermination d'un chat du voisinage. Il comprit, lorsque le mammoth triste le regarda dans les yeux en relevant la tête

mâchoires serrées sur un de ses jeunes rêves
morts.

La boue

Comment ça a commencé ? Mal, certainement. Il ne sait plus vraiment. Une nuit étrange de draps qui collent. Douleur au crâne et à la nuque. Une crampe dans le ventre. Il se retrouve à gémir dans les bras d'une fille qu'il n'a pas revue depuis quinze ans, puis dans un champ, dans une boue qui lui est familière. Son enfance a l'odeur de cette boue. Un visage osseux le surprend et l'insulte. Mangé par la barbe et la rancune. Le visage osseux de son père. Une odeur de cigare et de vin. Une dispute. Dans cette boue ou ailleurs, il ne sait plus vraiment. Il se bat. La fille a disparu. Il est un adulte à présent et il le fera taire. Il enfonce un poteau de bois dans son ventre. Il enfonce son visage dans la boue. Il le noie en hurlant sous un orage. La boue pue. Il pleure. Il le noie. Il noie son père. La fille est là qui le retient. Il l'enfonce dans la boue et le recouvre de planches et de débris de bois. Il se rend compte de ce qu'il vient de faire.

La fille est là. Il se précipite pour enlever les planches. Pour le sauver de là. C'est à ce moment précis qu'il se réveille en sursaut. Le drap est comme un nœud autour de son corps. Comment peut-on rêver de gens qu'on n'a pas revu depuis si longtemps ? Comment peut-on se rendormir ? Le téléphone sonne. Il reconnaît une voix lointaine. Une voix de fille qui lui annonce le décès de son père.

La cabane en plastique

Il était midi et demi passé. Il traînait avec son bout de pain et son yaourt. Les cours ne commenceraient pas avant quinze heures. L'ennui engluait ses gestes, sa démarche. Il descendit la rue principale et se dirigea vers le parc. Parfois il y croisait un gars du lycée qui le laissait tirer sur son joint. Mais ce jour-là, à part les cygnes gras et une ou deux mémés, personne à l'horizon. Il s'assit au milieu des bambous, à l'abri des regards et se roula une cigarette. Aucune envie ne le traversait. Aucune pensée. Il tourna la tête et aperçut cette fille qui se dirigeait vers la petite cabane en plastique. Elle était arrivée au lycée au milieu de l'année. N'avait pas vraiment de copine. Elle avait la peau blanche, des cheveux roux et des ongles peints en noir. Il l'observa. Elle était plutôt belle. Personne ne la remarquait. Il distingua la pointe de ses seins à travers son tee-shirt. Elle s'installa dans la cabane et alluma une cigarette. Elle était assise,

les jambes légèrement écartées. Au bout d'un certain temps, il comprit que sa main libre allait et venait entre ses cuisses. Il n'en croyait pas ses yeux. N'osa plus la quitter du regard. Son gros paquet d'adolescent entre les jambes. Elle était sublime. Des taches de rousseur dans le cou. La tête un peu en arrière, les yeux presque fermés. Elle ne fit pas un bruit jusqu'au spasme qui laissa sur son visage un sourire lointain. Puis elle se releva et il vit sa silhouette disparaître à travers les allées. Lui, tout rouge, attendit une bonne demi-heure pour sortir de sa cachette. Avant de quitter le parc il ne put s'empêcher d'aller jeter un œil à l'intérieur de la cabane en plastique. Sur le sol rouge, à côté du mégot écrasé, il découvrit une petite perle transparente comme de l'eau. Il la ramassa délicatement, l'approcha de son nez pour respirer lentement son odeur. Puis il la mit dans sa poche et partit en courant. Il l'a toujours.

Capitulation

Dans la maison sombre flottait une odeur de chien mouillé, de poussière, de suie, de tissus froissés, de vieille soupe et de papier qui patiente. Il se leva en traînant les pieds, fit claquer les volets de bois, pissait pendant que la cafetière ronronnait puis se laissa tomber dans le canapé déchiré en face de la porte-fenêtre. En s'asseyant, il eut l'impression de se noyer dans les fleurs orange du tissu et se releva effrayé. Ses yeux allèrent se perdre dans la lumière close du paysage, puis tombèrent dans une flaque où il courut les ramasser d'une démarche gauche. Une pie esquina le silence. C'était le genre de jour où quoi qu'il arrive le café reste froid. Soudain, il crut entendre des murmures dans la cuisine. Il se dirigea vers l'évier avec l'impression persistante que la montagne de vaisselle sale ricanait de lui. C'est là qu'il se retourna un ongle d'orteil en accrochant sa vieille charentaise trouée à la marche de béton. Il hurla en levant la

tête au ciel et aperçut distinctement, malgré l'éclat de pollen qui lui défouraillait la rétine, la bande de pigeons des platanes d'en face se foutre de sa gueule en le montrant de l'aile. Il renonça objectivement lorsque le jour acheva de lui claquer la porte au nez.

La dame aux chats

Le soleil fait scintiller les draps de son lit. La poussière qui danse dans la lumière lui laisse une impression de présence. Il se dit que lier des relations affectives avec des grains de poussières n'est pas très bon signe. Ses yeux vont se perdre dehors. Une paire de volets vieilliss vient de s'ouvrir. C'est la première fois qu'il remarque cet appartement dans la cour en face du sien. Il aperçoit l'ombre d'une femme sur le mur de la pièce et puis plus rien. Tout au long de la journée les volets claquent, personne ne vient les fermer. Le lendemain c'est pareil. Deux jours plus tard une fenêtre s'est brisée avec le vent. Personne à l'horizon. L'appartement a l'air vide si ce n'est ce vieux chat de gouttière qui entre et sort par le Velux entrouvert. Personne à l'horizon. Une certaine curiosité tiède le décide à aller voir de plus près. Il suffit de suivre les chats sur les tuiles chaudes. Il saute d'un immeuble à l'autre en se trouvant particulièrement agile.

Lorsqu'il atteint le Velux, il se glisse subrepticement à l'intérieur et atterrit sur ses pattes. Il se faufile dans la cuisine jusqu'à une gigantesque gamelle pleine de lait et commence à laper naturellement. Dans la pièce sombre d'à côté, une femme s'exclame : « Tiens, un petit nouveau ! »

La dissémination

Après cette sale journée de fin de semaine, il était allé finir de disparaître sur une chaise de jardin de la terrasse. Il n'arrivait plus à penser, plus à parler, plus à bouger et la simple idée de la vacuité de cette journée épuisante l'épuisait doublement. Au moins avait-il assuré ce qu'il avait à faire. La peine était assumée, le joug accepté, le travail effectué. Il était sec comme un cadavre après une tournante de vampire, mais il était chez lui et pouvait à présent s'évaporer en toute dignité. La turgescence du printemps l'aidait bien dans cette affaire. Rien de tel pour disparaître en paix que de se laisser aspirer par les mille verts jaillissants de la végétation. La terre était grasse, tout poussait ici, et il laissait faire la nature avec une passivité bienveillante. L'herbe était haute. Ses yeux allèrent se perdre dans les boursouflures sombres du tilleul. La brise transportait les parfums de chlorophylle et de fleurs du chèvrefeuille jusqu'à ses narines.

Les rayons du soleil couchant révélèrent des autoroutes de lumière pleines de vaisseaux en pollen et d'insectes. Il se laissa inonder, submerger par l'espace surchargé de sensations. Il ne pensait rien. Il était bien, proche d'une forme de paix qu'il n'avait pas trouvée depuis longtemps. Il se sentait léger, évanescent comme une fleur de pissenlit. Le soir lui souffla dessus. Il s'envola.